

## Canicule

Anne Martine Parent

Numéro 18, printemps 2009

Dans les fleurs du tapis. Fictions au détail

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2581ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

### Éditeur(s)

Cahiers littéraires Contre-jour

### ISSN

1705-0502 (imprimé)

1920-8812 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

### Citer cet article

Parent, A. M. (2009). Canicule. *Contre-jour*, (18), 143–146.

# Canicule

---

Anne Martine Parent

J'ai senti un léger souffle sur mon pied droit. Et puis plus rien. La chaleur était insupportable depuis bientôt huit jours. Je ne dormais plus dans ma chambre ; j'avais installé un matelas dans la pièce de devant où entrait le vent, quand il y en avait. Bambou était affalé sur le plancher à côté de moi, à l'affût lui aussi de la moindre petite brise.

J'ai pris le brumisateur pour me rafraîchir un peu. Ça soulageait pendant quelques minutes, pas assez longtemps toutefois pour que j'arrive à m'endormir. Après trois jours de canicule, je devenais dysfonctionnelle : j'avais mal à la tête, je n'avais plus d'énergie et je devenais très irritable.

Je n'arrivais donc plus à faire quoi que ce soit depuis quelques jours, sauf vérifier frénétiquement les prévisions sur le site de Météomédia pour savoir quand cette canicule prendrait fin. Ce n'était jamais très encourageant. Surtout qu'il faisait toujours plus chaud que ce qui était prévu. Ça donnait envie de pleurer. Je n'ai d'ailleurs pas pu m'empêcher de pleurer quand des orages annoncés ont finalement éclaté un peu partout autour de Montréal, mais pas à Montréal. Je sentais que si ça continuait, je deviendrais folle. Déjà, je n'arrivais plus à penser à autre chose que la chaleur.

Je n'essayais même plus d'écrire. Je m'étais donné l'été pour commencer mon roman. J'espérais avoir suffisamment de pages à l'automne pour pouvoir continuer sur ma lancée malgré la reprise des cours. On était en juillet et je n'avais rien de solide encore. Ça aussi, ça me donnait envie de pleurer.

Il faut dire que c'était la troisième vague de canicule que nous traversions cet été. Comment travailler dans ces conditions ? Je n'arrivais pas à écrire, impossible de me concentrer. Je regardais la télé, les pieds dans une bassine d'eau, un ventilateur braqué sur moi, je bougeais le moins possible. Ce n'est que passé 10-11 heures du soir que je reprenais un peu vie. J'en profitais pour manger et essayer de dormir.

La nuit, je ne fermais pas les rideaux, je voulais que l'air circule. La pièce où j'étais couchée était éclairée par les lampadaires de la rue. Je pouvais apercevoir la mouche accrochée à la moustiquaire, je ne savais pas ce qui la faisait tenir là, dans le haut de la fenêtre. Elle était morte, évidemment. Je ne me rappelais pas la première fois que je l'avais aperçue, elle avait toujours été là.

Quand j'avais emménagé dans cet appartement, c'était l'hiver, après ma rupture catastrophique avec Simon. J'avais un jour vu cette mouche, prise entre la moustiquaire et la fenêtre fermée.

À chaque fois que je l'apercevais de nouveau, elle m'apparaissait, un peu comme si c'était chaque fois la première fois. Ce moment ne durait pas très longtemps, lui succédaient, de manière presque simultanée, l'étonnement de voir une mouche ainsi prise entre deux vitres, figée en l'air, en suspension, retenue par je ne savais quoi, et en même temps, la surprise de me rendre compte que je n'avais toujours pas essayé de l'enlever de là.

Je regardais la mouche. Et puis je me levais, je pensais à autre chose. La mouche restait là, elle y était toujours, elle ne me dérangeait pas.

J'ai entendu Bambou se retourner et soupirer profondément. Le pauvre devait avoir tellement chaud. Il avait compris, quand même, à quoi servaient les ventilateurs, et il s'arrangeait pour se coucher à des endroits

où il recevait un peu de vent. Comme je n'arrivais plus à travailler, je faisais la même chose que lui.

En réalité, avant même la canicule, je n'arrivais déjà pas à écrire. La chaleur n'arrangeait rien, mais même au milieu du Pôle Nord je ne serais pas capable d'écrire. Je commençais à comprendre que tant que je refusais d'écrire ce qui m'était arrivé l'an dernier, tant que je continuerais à tourner autour de cette chose sans vouloir l'approcher, il me serait impossible d'écrire.

Ce n'était pas parce que les événements n'étaient pas clairs dans ma mémoire, je me souvenais au contraire très bien. C'était de ne pas y penser qui demandait un effort. Dès que je fermais les yeux les images surgissaient : le plafond de l'hôpital qui défilait pendant qu'on roulait mon lit jusqu'à la salle d'opération, le grand drap blanc installé pour que je ne voie rien, le soleil dans les rues et les gens sur les terrasses après, et tout ce vide autour de moi dans les jours qui ont suivi. Mais que pouvais-je faire d'autre qu'aligner ces images qui ne disaient rien à personne sinon moi ? Et puis je n'en pouvais plus de pleurer.

J'ai étendu le bras pour caresser Bambou qui s'est étiré sous ma main en ronronnant. J'ai dû m'assoupir, car le bruit du tonnerre m'a réveillée. Un vent frais entrainait dans la pièce. J'ai pris un drap pour me couvrir et éteint le ventilateur.



Richard-Max Tremblay, *Scène*, 2007, huile sur toile, 152 x 183 cm